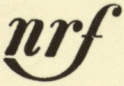
MAURICE SACHS

ALIAS

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ALIAS

Extrait de la publication

MAURICE SACHS

Alias

GALLIMARD

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1935, renouvelé en 1962.

Extrait de la publication

A EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

MON CHER EMMANUEL,

J'ai rencontré peu d'hommes dont l'amitié soit fidèle et dont la fidélité ne se lasse d'une ingratitude où me fourvoient l'indépendance, la légèreté ou le désordre. Mais toi, tel je t'ai connu il y a dix ans, tel je t'ai retrouvé après de longs voyages. Accepte la dédicace de ce livre en signe d'amitié.

M. S.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Le dernier automobile, celui qui emportait les grands en vacances, démarra.

— Alias.

C'était M. Fargue, notre directeur, qui m'appelait doucement, « suivez-moi dans mon bureau ».

Dans la grande pièce peinte en brun il indiqua du doigt le fauteuil qui faisait face à sa table et dans lequel, pensai-je, ne devaient prendre place que les parents et les inspecteurs. « Asseyez-vous ». Les yeux de M. Fargue étaient remarquables ; je n'en avais jamais vu de plus bleus, de plus durs ni de plus honnêtes.

C'était un petit homme musclé, aux mains soignées et velues, aux cheveux plats, à la figure régulière ; son nez était si droit, si mince qu'on eût dit une équerre posée au milieu du visage, ses lèvres ne dessinaient

Extrait de la publication

que deux traits à peine roses sur une face très jaune. Il exerçait sur les élèves une autorité contre laquelle nul ne se révoltait. On disait : « mon vieux, Fargue, au moins tu peux pas dire, il est juste ». Au mois d'octobre de chaque année, M. Fargue commençait toujours ainsi sa première classe du trimestre : « Je punis rarement, mais je n'inflige jamais moins de quatre heures de retenue un porte-plume tombe, un élève se retourne ; la moindre inattention, quatre heures de retenue au fautif, vous êtes prévenus. L'année dernière je n'ai eu personne à punir, j'espère qu'il en ira cette année comme de la précédente. Commençons. Andrade, voulez-vous décliner... »

Je le regardai, maintenant, sortir un papier d'un tiroir, saisir son pince-nez entre le pouce et l'index pendant que de l'annulaire il se frottait les paupières, puis il fit une petite grimace et replaça son pince-nez sur son nez au même moment que de sa main libre il donnait une bonne poussée au tiroir ; on eut dit que les pinces du lorgnon claquaient contre le bois du nez.

— Alias, me dit-il, nous avez seize ans je ne vous considère plus comme un enfant. J'ai reçu à votre sujet des instructions qui m'ont un peu tourmenté. Madame votre

Extrait de la publication

tante m'écrit de Lima pour me prier de vous remettre à la fin de ce terme une somme de cinq mille francs liquides qu'elle m'a envoyée par le même courrier ; et cette lettre, adressée à M. Adelair, 32, rue de Tocqueville à Paris, qu'il vous faut lui porter. Elle ajoute que vous avez l'âge de quitter le collège et que M. Adelair prendra désormais soin de vous. Eh bien, Alias, vous connaissez M. Adelair...

— Non, monsieur.

— Votre tante ne vous a-t-elle jamais rien dit de lui dans ses lettres ?

— Non, monsieur.

— Alias, écoutez-moi bien...

— Oui, monsieur.

— Ne m'interrompez pas. Alias, vous êtes entré dans ce collège d'une façon un peu extraordinaire. Je ne vous en ai jamais fait la remarque et je n'en ai rien dit à personne. Vous aviez onze ans lorsque M. le Ministre du Pérou vous amena ici. Il me dit seulement que vous étiez orphelin et que Mme de Gandazurris, votre tante, s'étant chargée de votre éducation, vous faisait élever en France selon les désirs de vos parents morts. Je n'ai pas l'habitude de recevoir les élèves qui ne sont pas présentés par leur famille, mais la recommandation du Ministre me parut *suffi*

sante. Il appuya sur ce mot comme pour indiquer que la balance dans laquelle on pesait à gauche l'honorabilité du collège, à droite celle du diplomate arrivait tout juste à s'équilibrer et qu'il s'en était peut-être fallu d'un gramme que la recommandation de Son Excellence ne fût insuffisante. Depuis, Alias, nous n'avons revu personne ni vous, ni moi. Le Ministre du Pérou est mort. Et Mme votre tante m'a régulièrement envoyé chaque année de quoi payer votre pension, de quoi renouveler votre trousseau, de quoi vous fournir de l'argent de poche. Elle m'a même envoyé des sommes que j'ai jugées être un peu fortes et j'ai mis le surplus de côté ; en cinq ans je vous ai économisé onze mille et quelques francs. C'est donc un peu plus de seize mille francs que j'ai à vous remettre...

Je n'en pouvais croire mes oreilles et je maudissais tout bas M. Fargue de me dire cela *après* le départ des copains, mais...

— Mais, reprit le directeur, en recevant la lettre de votre tante j'eus des scrupules (ah, zut alors !) et je lui écrivis pour lui représenter l'imprudence de vous confier tant d'argent (merde ! oh merde !) ; je lui demandai également s'il ne vaudrait pas mieux que je voie M. Adelair moi-même et lui remette

Extrait de la publication

avec mes comptes les économies que j'avais faites pour vous, mais voici le télégramme que j'ai reçu dernièrement. Il me tendit un papier bleu sur lequel je lus :

Suivez mes instructions à la lettre. Meilleur souvenir.

GANDAZURRIS.

(Ouf alors !) Je levai les yeux et vis M. Fargue qui doucement secouait la tête. Il avait l'air très triste.

— Eh bien, Alias, je vais vous remettre cet argent, mais je désire que vous en parliez à M. Adelair dès que vous serez chez lui. S'il n'était pas là, par extraordinaire, téléphonez-moi. Mais il doit avoir reçu, comme moi, des instructions précises et vous attendre. Eh bien, Alias, vous avez grandi parmi nous. Rappelez-vous que cette maison vous est toujours ouverte. Et portez quelquefois la cravate des anciens élèves du collège que je vous donne en souvenir de nous tous. N'oubliez jamais vos devoirs, et Dieu vous bénisse. Je crois que je tendis la joue, mais il me dit vivement : « Allons, allons ! votre main comme un homme ! Aimé portera votre bagage à la gare, vous avez un train à neuf heures quarante, voici votre argent », et me tendant une enveloppe cachetée : « Revenez

nous voir bientôt et n'oubliez pas notre devise « Noblesse oblige ». Allons, au revoir, Alias, j'ai à faire. »

Dans la cour je levai les yeux vers la fenêtre du bureau de M. Fargue ; il me guettait aussi et nous fîmes tous deux un grand geste de la main.

— Dites donc... eup... Alias... eup... eup... » C'était ce damné professeur d'anglais qui était planté là, le cou tendu de côté, le chapeau baissé, le coude coupant le vent ; il allumait sa pipe. « Eup... vous qui étiez un de mes bons... eup... eup... croyez-vous que Montcalm a écrit dans sa composition... eup... ce tabac est mouillé, vaut rien... eup... eup... « Autumn remembers us of cold and wet days » eup... l'est incorrigible, voyons, qu'eussiez-vous mis, vous ? »

— Mande pardon, m'sieur, j'prends le train de...

— Ah bien, si vous prenez le train, bien, bien bonnes vacan...

J'étais déjà loin.

Je n'en eus pas pour longtemps à bourrer mes affaires dans deux valises qu'Aimé chargea sur sa brouette. (« M'sieu Aliasse r'vendra point, c'est ben dommage, qué qu'a va être triste la Minette qu'é tant chérissante de n' pu voir M'sieu Aliasse qu'aimait tant à

jouer et... ») ; jusqu'à la gare j'entendis son ronron bourru que de temps en temps je coupais d'un « oui » qui suffisait à remonter le mécanisme de sa grosse tendresse. Nous ne pensions guère l'un à l'autre de reste ; lui, imaginant déjà les jambes écorchées et les bas de laine rêche des nouveaux contre lesquels sa chatte irait amoureusement se frotter à la rentrée prochaine, moi, la main fiévreusement pressée sur le cœur pour tâter à travers l'étoffe la précieuse enveloppe dont le seul toucher me donnait un vertige. C'est presque à tâtons que je serrai la main d'Aimé, que je montai en wagon. Dès que le train démarra je me précipitai à la toilette, mais la porte résista; j'attendis; mes yeux machinalement déchiffraient une carte du réseau : *Illiers*, *Brou*, *Nogent-le-Rotrou*, *La Loupe*, et sur de petits espaces verts *Forêt de Senonches*, *Forêt de Réno*, *Forêt de Bonsmoulins* et petits, petits des centaines de noms parmi lesquels je lisais pour essayer de tromper l'impatience : *Lèves*, *Sèchecôte*, *Oisème*, *Mittainvilliers*, *Villebon*, *Fresnay*, *Bouglainval*, *Le bois*... La porte s'ouvrit lentement et une femme, habillée de noir, sortit non sans me lancer un regard sévère comme si ma seule présence devant cette porte eût été indécente, puis elle me passa vite et la tête tour-

Extrait de la publication

née mais je l'entendis murmurer : « mon Dieu quelle époque ! » J'entrai, je décachetai l'enveloppe et je comptai seize mille trois cents francs ; pour réfléchir à ma nouvelle situation je m'assis sur la cuvette du cabinet.

Il me parut que j'étais incroyablement riche et incroyablement libre, j'entrevis la possibilité de mille exploits sans savoir auquel m'arrêter. (Si on allait, Montcalm et moi, voir... ou si j'invitais tous les copains chez Larue... en tout cas ce que j'irai lui foutre à la gueule ses dix balles à ce cochon de Lefèbvre... tiens j'achèterai un stylo en or pour le père Fargue et puis...) mais — car mes doigts venaient de palper dans la poche la lettre que ma tante adressait à M. Adelair — qui est-ce donc cet Adelair et pourquoi m'envoie-t-on chez lui et cette tante que je n'ai jamais vue qui m'écrit une fois par trimestre quelque chose dans le genre de : « J'espère, mon cher enfant, que tu te portes bien et que tu satisfais tes maîtres. J'envoie à M. Fargue, par le même courrier, ta pension et de quoi t'amuser. Ne manque pas de me donner de tes nouvelles », et qui termine toujours par : « Bons baisers de ta petite tante Anita » ! Pourquoi petite ? Là-bas au Pérou, elle est donc petite cette tante Anita ? Orphelin. Après tout, les autres n'ont que des embêtements

Extrait de la publication

avec leurs familles ! Et puis du reste je m'en fous... Adelair ? Adelair... ? connais pas... Un coup violent asséné sur la porte me fit sauter.

— Vous y prenez racine ?

Je sortis précipitamment ; dans le couloir, derrière l'homme qui sans doute avait cogné un groupe de femmes et d'enfants aux yeux hagards et que l'envie faisait presque crier. « Malotru », me cria une mère qui tenait d'une main le corps tremblant de son mioche, de l'autre la culotte déjà baissée, et les bousculant tous, elle se précipita vers les cabinets, y jeta plutôt qu'elle n'y posa le malheureux enfant qui se vida incontinent avec de grands glouglous. Je regagnai le compartiment où le père Aimé avait rangé mes deux valises, mais à mon ennui j'y vis la personne en noir qui m'avait précédé à la toilette. Pour me donner une contenance je sortis une cigarette d'un paquet qu'Aimé vendait en contrebande. La voyageuse me dévisagea sévèrement puis à haute voix : « Ce n'est pas un compartiment de fumeurs, ici » et à voix basse comme s'adressant à son collet d'astrakan : « triste génération ! »

J'allai fumer dans le couloir. *Rambouillet.* De temps à autre je touchais l'enveloppe. Accoudé à la barre d'appui, je regardais en

Extrait de la publication

les voyant à peine ces maisons prétentieuses de la banlieue, bâties au ras d'un sol boueux, que plus un arbre, plus un arbuste n'entourent, mais aux grilles desquelles on peut lire des noms qui ne correspondent à rien : « *Ma chaumière* » pour un carré de briques couvert de tuiles, « *Les Lilas* », « *Rêve fleuri* », « *La Roseraie* » là où il n'y a que quelques fleurs en pots et de ces appellations bon-enfant si bêtes, « *Mon coin* », « *Notre Home* », « *Ma Mignonne* », « *Valentine* ». Et après tout cet étalage de petits orgueils, d'énormes vanités après tout ce faux luxe où se complaisent des petits bourgeois tellement vains de leur petite élévation que leur montée vers la petite fortune en paraît tachée d'ignominie, la zone où des femmes perpétuellement enceintes avec toute une marmaille pouilleuse mangent de la graisse raclée aux fonds des casseroles des gargottes avoisinantes, où l'on ne cuit, de toutes façons, que les restes de restaurants un peu moins misérables dont les patrons eux-mêmes achètent aux hôtels de la ville ce qui « revient de la table » ; cette zone où les mères accouchent sur des grabats où couchera le même soir tout le reste de la famille, à moins qu'elles ne fassent leurs enfants dans un coin, derrière une roulotte, comme une merde. Cette zone où l'on ne voit

nrf

35 - X

Extrait de la publication